

Dix lettres de Jacques Ferron à Pierre Vadeboncoeur

Jacques Ferron

Volume 23, Number 3, Winter 1991

Jacques Ferron : en exotopie

Article abstract

Dix Lettres de Jacques Ferron à Pierre Vadeboncoeur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/500948ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/500948ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferron, J. (1991). Dix lettres de Jacques Ferron à Pierre Vadeboncoeur. *Études littéraires*, 23(3), 105–120. <https://doi.org/10.7202/500948ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>



DIX LETTRES DE JACQUES FERRON À PIERRE VADEBONCŒUR

Voici dix lettres de Jacques Ferron, dont neuf ne sont pas précisément datées. La première est de 1940 et la dernière de 1946, suivant les dates probables de sept d'entre elles, établies d'après les oblitérations. Deux de ces dix lettres, impossibles à dater par ce moyen, sont de la même époque : je n'ai pas retrouvé l'enveloppe d'une de ces deux lettres; une autre lettre se trouvait dans une enveloppe à mon nom mais sans adresse ni cachet de la poste; enfin une troisième a été conservée avec une autre dans une des sept enveloppes portant dates. Ces dix sont les seules que je puisse retrouver de cette lointaine époque. Il n'y en eut probablement pas d'autres. Peut-être une, dont j'ai souvenir d'une forte phrase, mais que je ne retrouve pas.

Je ne me rappelle pas les raisons de cette correspondance, sinon qu'il y avait au collège Jean-de-Brébeuf un petit milieu intellectuel composé de quinze ou vingt élèves sur deux ou trois classes qui se suivaient; milieu restreint, un peu sélect, parfois un peu snob, non dépourvu de qualités par ailleurs. C'est sans doute ce qui nous avait mis plus ou moins en rapport.

Quand cette correspondance commence, je ne suis plus au collège, je viens d'entreprendre des études de droit. Mais Ferron y est encore et c'est sa dernière année. Il devra terminer son cours classique ailleurs, du reste, car le P. Léon Langlois, professeur de philosophie, intéressant professeur au demeurant, le fera expulser au cours de l'année scolaire 1940-1941, ce qui m'était arrivé pour ma part vers le mois de mars 1940. Le P. Langlois supportait mal l'ironie ou l'excès de la contradiction.

Je connaissais peu Ferron. On ne se liait pas facilement avec lui, car il était timide, grand seigneur, aisément narquois, et nimbé d'une sorte de mystère qui lui servait de défense. Alors c'est ici que je crois retrouver la raison de cette correspondance : l'existence de ce petit monde plutôt artificiel, en marge de nos vies réelles, l'imprécise société de cette quinzaine de jeunes gens, peu liés au fond, qui, complaisamment, ne se distinguaient pas très bien de la légende littéraire passée

ou courante... C'est perceptible dans ces lettres : Ferron, alors moraliste précoce et précieux, écrit remarquablement bien mais se garde de la communication véritable.

J'admirais ces lettres d'écrivain. Un jour, je mis un terme à cette correspondance sporadique, car les miennes me paraissaient indignes de celles que je recevais.

Ces dix lettres jettent un filet de lumière sur l'œuvre de Ferron et, pour cette raison, entre autres, je pense qu'elles méritent la publication. Aussi je les livre volontiers à la revue *Études littéraires*, qui me les a demandées.

Pierre Vadeboncœur

Lettre 1

[Montréal, octobre 1940]

Mon cher Pierre,

Mon dépit fut grand lorsque je ne trouvai pas la suite que tu nous avais promise, de ton Sonaglli¹, dans le *Quartier latin*². Car le plaisir que j'y avais pris avait formé cette attente, plaisir d'admirer une belle vengeance, plaisir de t'admirer, car tu as une maîtrise parfaite, tu gouvernes jusqu'à l'outrance en laquelle il est si facile de s'emballer, mais plus que ces deux plaisirs que je pourrais, j'en doute, concevoir à un indifférent, le plaisir de savoir quelqu'un que l'on connaît offusqué par la « laideur » de Langlois, ce plaisir est de réconfort pour moi et je voudrais te remercier. Peut-être qu'on t'a dit que tu avais exagéré — autant se taire alors! Tu n'as pas exagéré, que ce soit mon remerciement, c'est peu, que l'admiration que j'ai pour toi le soit, c'est plus, c'est encore peu, mais toute ma puissance.

Jacques Ferron

P.S. À vraiment parler, je doutais fort de la réussite de ton second article : Molière seul fixe ses personnages dès le début et aussi complètement que toi, que dans le *Misanthrope* : Molière était âgé. Mais ceci ne veut rien dire.

1 Anagramme du nom de famille du P. Léon Langlois, s.j., professeur de philosophie au collège Brébeuf.

2 Le second article en question n'a pas paru, François Hertel, encore confrère de Langlois, étant intervenu pour demander l'interruption de ce petit feuillet satirique publié dans le *Quartier latin* au début de l'année universitaire 1940-1941.

Lettre 2

L'Assomption [mars 1941]

Mon cher Pierre,

C'est une lettre hâtive que je reçois et j'ai l'impression que tu savais fort bien que cet ennui dont tu souffrais était chose d'un moment; sinon, te serais-tu pressé à ce point pour le décrire? Vraiment, je ne te trouve pas sage; tu étais affligé ou par la tristesse ou par l'inconsistance de cette tristesse. Dans la première hypothèse, tu n'avais pas lieu de t'affliger, et comme le sommeil repose de la fatigue, il nous libère de la tristesse; mais l'enfant ne veut pas se coucher, il préfère se plaindre. C'est difficile que se convaincre que le jugement pessimiste que l'on porte sur soi et sur les hommes gras n'est qu'un reflet de la fatigue : le Chinois voit le monde jaune, et il a le droit de croire qu'il est jaune; ça ne change rien, mais si ça changeait quelque chose, si le monde pour être jaune, devenait laid, le Chinois n'aurait plus raison de croire que le monde est jaune parce qu'il le voit ainsi, et il devrait admettre qu'il est jaune, qu'il est laid parce que lui est Chinois. Et quand tu aurais raison d'être triste, combien tu serais plus noble si par parti pris, tu rejetais cette raison comme subjective, tu prenais le mal et le laid sur toi, pour que le monde soit beau et que les hommes soient bons. Mais tu n'as pas raison d'être fâché contre toi, car tu as beaucoup de talent, mon cher Pierre, et tous les gens qui ont lu ton Sonaglli s'accordent à le dire. Si Macbeth n'avait pas cru la sorcière, il n'aurait pas été roi; si tu ne crois point que tu as du talent, tu n'en auras plus, et c'est ainsi que tu seras puni de ta faiblesse. Le talent est surtout une prétention : on t'accorde le talent, pourquoi n'aurais-tu pas la prétention? D'ailleurs tu sais ta valeur, si vraiment tu en doutais, dans la crainte qu'on te dise : « Vous avez raison, Pierre, vous êtes un imbécile », tu n'en parlerais pas, et tu deviendrais un avocat consciencieux, tu n'oserais plus ne pas aimer le droit, ce te semblerait une prétention, tu n'oserais plus avoir de ces petites peines, car c'est très prétentieux, c'est croire que les autres en seront affectés.

Il ne te reste plus qu'à exprimer clairement tes prétentions, chacun les respectera et tu deviendras un bon artiste, car c'est la condition. Alors que pour être bon notaire, il faut une manière d'abdication, comme l'artiste, au contraire de ce fonctionnaire, tire sa force de lui seul, c'est en croyant à ta distinction que tu seras distingué; les autres ne s'occupent pas à ce point de nous-même qu'il faille attendre qu'ils nous comprennent, qu'ils

discernent notre valeur; ils se contenteront de te comprendre comme tu te comprends, et comme la première force d'un artiste réside dans la foi qu'il sait être posée sur lui, il faut que sa prétention se fasse énorme. Je suis sérieux.

Je comprends mieux que ton ennui vienne de ce que rien n'est permanent, pas même la tristesse; mais tu sais, toi qui as lu Bergson, que c'est cette mobilité décevante qui nous oblige à l'attention, et c'est en autant qu'on l'accepte avec une infinie patience qu'on reste vivant, qu'on reste souple et qu'on ne bute pas partout comme des fantoches.

On convainc par raisonnement en autant que l'autre est déjà convaincu; aussi est-il préférable pour ramener quelqu'un à d'autres sentiments d'imiter ceux qu'il affecte; comme on n'aime à ressembler qu'aux morts, comme on veut être unique parmi les vivants, j'aurais dû être triste et nul doute que tu aurais été persuadé de ton erreur.

En toute amitié.

Jacques

[P.S.] Je me relis et me trouve nigaud de n'avoir pas pensé qu'à mes idées tu aurais préféré l'expression de mon amitié; mais je vais te dire, cette expression exige une perpétuelle réflexion; ç'aurait été long, et mon bacc...

Connais-tu le premier chapitre des *Idées et des âges*³ sur la nuit? Et ces vers :

Ces jours qui te semblent vides
Et perdus pour l'univers
Ont des racines avides
Qui travaillent les déserts...
Patience, patience,
Patience dans l'azur!
Chaque atome de silence
Est la chance d'un fruit mûr;
Viendra l'heureuse surprise,
Une colombe, une brise,
Une femme qui s'appuie,

L'ébranlement le plus doux,
Feront tomber cette pluie
Où l'on se jette à genoux...
Tu n'aurais pas perdu ces heures;
Si légère tu demeures
Après ces beaux abandons,
Pareil à celui qui pense
Et dont l'âme se dépense
À s'accroître de ses dons.

Valéry

³ Œuvre d'Alain.

Lettre 3

[Louiseville, juillet 1941]

Mon cher Pierre,

Ce ne sera qu'à l'air sec que le poisson souffrira de vivre à l'eau; ainsi à votre contact, je suis tout embarrassé de l'état d'indifférence où je suis et qui donne à tout ce que j'écris une certaine fausseté, celle de la barbe qui pousse aux morts. J'espérais que vous ne la remarqueriez point; je ne voulais point vous tromper; un tricheur avait un ami, et l'ami avait un goût pour les cartes; le tricheur par amitié joua et tricha. L'histoire a ceci d'imprévu que l'ami eut la grâce de ne point s'emporter et de découvrir sous la fausseté la fraîcheur d'un bon vouloir. J'espérais que l'imagination me servirait et que derrière la façade que je vous exposais, vous verriez une maison et ressentiriez toutes les suggestions qu'une maison inspire. Pourquoi ne vous êtes-vous point trompé, n'eût-ce été que par charité pour moi. Je suis vraiment indifférent, je n'ai de goût à rien et ceci par nature et par la vie que je mène, la vie muette des paysans qui ne peuvent point s'empêcher de trouver un peu fragile, un peu trompeur ce que l'on peut exprimer si aisément par le langage, après avoir exprimé leur espoir dans la terre. Mais je suis fâché de cet état, si le comparant à votre spontanéité, vous en étiez fâché. Mais comprenez-moi, disait le rat qui avait conçu de l'amitié pour une grenouille, à cette même grenouille, ce n'est point par goût que je suis rat, puisque je vous aime et vous aimant je préférerais de beaucoup avoir les mêmes sentiments que vous sur l'humanité. Si nous pouvions être comme grenouille et rat; notre différence vient de la matière, chose vague entre toutes, et de quelques accidents. Si tu veux me comprendre, tu n'as qu'à te comprendre; après quoi, cette fantaisie satisfaite chez toi, opposons-nous par charité, pour notre orgueil; sans cela, peut-il être une amitié? En effet, que sommes-nous pour nous-mêmes? Rien et je me risquerais pour peu de choses; rien et c'est pourquoi l'amitié est une chose si bonne. L'amitié est un refus de comprendre. Aussi je suis fâché que tu veuilles me comprendre.

Ainsi je vous écrivais, mon cher Pierre, voici déjà quelque temps, un mois peut-être, et je répondais à votre avant-dernière lettre dans laquelle vous étiez peiné de ma fausseté; et tout en écrivant cette fausseté m'impressionnait de plus en plus, de sorte que dégoûté de mon incapacité à vous plaire, je n'en écrivis pas plus long et ne vous répondis point. Je reçois votre dernière lettre, je suis paresseux, je continue cette pauvre lettre. J'apprécie la quantité.

Jean-Louis Langlois⁴ est un fin petit bonhomme, il est affable, il est précieux, les jeunes filles l'aimeront bien; mais je me demande ce qui lui prend de faire des poèmes, mais surtout d'avoir quelque talent! Et d'amener mon ami Pierre à écrire un article sur lui! Je le vois tellement mieux jeune médecin à la mode, faisant profiter un auditoire facile, des leçons de Bernier⁵ et Dubé⁶. Quoi qu'il en soit j'ai quelque estime pour lui; certain petit poème paru dans *l'Action nationale* m'a semblé délicieux; il me rappelait par son allure simple un poème de Baudelaire : « Je n'ai pas oublié, voisine de la ville... » etc.

Mais ceux-là dont tu regrettes l'obscurité ne m'épatent guère; j'ai une impression de lâcheté en les lisant. On dirait que Langlois s'est livré au hasard et a couru une chance d'avoir du génie. Cette folie est commune à tous nos jeunes poètes, et on l'appelle inspiration. Quand on fera des poèmes comme on fait un parapluie, on ne trouvera pas de plus beaux vers, mais on saura les composer, et cela seul importe. Malherbe est un grand maître et Valéry [en] est venu après beaucoup d'essais à l'imiter; ce qui fait que Valéry est un bon poète.

Roger Rolland⁷ s'occupe à lancer une revue « révolutionnaire » et dévouée à la seule poésie. Si Baillargeon⁸ n'était pas, Roger Rolland serait un de nos bons poètes.

J'ai grande hâte de lire ton article, et je crois que quel qu'en soit le sujet, tu sais lui donner des raisons lumineuses.

Croyez, mon cher Pierre, au respect que j'ai pour votre talent et à mon amitié.

Jacques Ferron

4 Condisciple au collègue Brébeuf, devenu lui aussi médecin.

5 Robert Bernier, s.j., professeur de Belles-Lettres, pour qui Ferron et moi avions beaucoup d'admiration.

6 Rodolphe Dubé, s.j., c'est-à-dire François Hertel.

7 Également condisciple à Brébeuf.

8 Pierre Baillargeon, condisciple, pour lequel Ferron a toujours eu la plus vive admiration.

Lettre 4

[Québec, février 1942]

Mon cher Pierre,

Je vous aurais blessé? J'en serais affligé, croyez-moi, j'en avais si peu l'intention; c'est difficile parfois de vous répondre, vous allez si loin dans votre expression, on se sent obligé de vous ramener à un ton plus apaisé, on fait de son mieux. Jacques Lavigne⁹ m'a parlé de vous. Je vois que vous vous faites toujours des tourments. Je vous aurais déçu? Ce serait tellement normal : nous nous sommes parlé une fois, et encore dans quelles circonstances! La fenêtre de ma chambre vous incommodait. Et ce serait tellement mieux : il n'y a personne qui soit digne d'être estimé si ce n'est ceux que l'on imagine.

Quoi qu'il en soit, je serai toujours heureux de lire vos lettres; vous êtes si étrange, mon cher Pierre, j'ai tant de peine à vous comprendre que je ne peux pas m'empêcher d'avoir pour vous un certain respect et de concevoir une secrète admiration.

Mes amitiés

Jacques Ferron

9 Condisciple à Brébeuf, devenu philosophe, auteur de *l'Inquiétude humaine*.

Lettre 5

[Louiseville, avril 1942?]

Ne trouvez-vous point, mon cher Pierre, que toutes vos inclinaisons sont des partis pris? Je sais qu'elles ont un départ spontané en nous, mais pourquoi alors ce départ, cet élan nous portent-ils sur telle personne et non sur telle autre? Cette personne serait exceptionnelle et digne de notre culte exclusif? Cela m'étonnerait. Alors je place ici ma théorie du parti pris : on aime peut-être spontanément, mais on aime telle personne sans nécessité.

Ceci est dit par Proust, ceci est vieux, mais j'imagine qu'il peut être bon de l'avoir plus présent à l'esprit : ça ôte un trémolo à la romance, la ramène à la simplicité; la simplicité laisse à ce que tu appelles l'âme, une voie douce, alors que le bruit, les discours suffisent à leur dupe.

Tu crois qu'il faut à l'amitié une franchise brutale; tu crois bien des choses. Il ne faut pas trop généraliser le particulier et faire comme cet enfant qui, découvrant que pour lui-même il n'y a pas de Dieu, veut qu'il en soit ainsi pour les autres.

On se dupe souvent de franchise; on dit : « Je vais te dire ce qui en est, ce m'est cruel, mais je le dis quand même ». On parle alors avec effort, l'entreprise tient de l'exercice physique, elle fatigue, elle délie, et l'on conclut : comme ça fait du bien de dire ce qui en est.

L'amitié est à mon sens une juste compréhension de part et d'autre, sans plus. Le plus va aux femmes. Si l'on est plus attaché à tel ami qu'à tel autre, c'est que cette sympathie va plus loin ou c'est que l'habitude lui a donné du prix.

J'ai toujours trouvé, mon cher Pierre, que tu exaspérais notre amitié; car après tout nous ne nous sommes point vus. L'écriture déforme toujours, car on la vit en solitude; personne n'est assez constant à lui-même pour passer de la compagnie à la solitude sans se transformer quelque peu. Si je te semble perdu de littérature, mon Dieu, c'est que je t'écris sur le même papier, des contes. Et quand cela serait : je crois que la vérité se donne après bien des efforts vains pour l'exprimer : je ne crois pas au « frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie... » Il est peut-être là, mais si tu ne travailles pas comme un bureaucrate, il restera là, etc. Le sujet est fécond.

Mes amitiés

Jacques

Lettre 6

[Louiseville, avril 1942?]

Mon cher Pierre,

Pour savoir que le scaphandrier n'est pas noyé, on tire trois coups sur la corde; une lettre est une communication de même nature; oui, je vais bien, mon cher Pierre, et j'éprouve de la reconnaissance pour la gracieuse attention que tu as eue de me distraire de mon isolement. Il arrive que le scaphandrier ne réponde pas aussitôt au signal, c'est qu'il est en mal; j'ai été en mal après m'être stupidement assommé en faisant du ski; mais comme je suis revenu à l'attitude particulière qui m'est habituelle et comme à ce signe qu'on croit un critère, on m'a déclaré revenu à la santé, scaphandrier consciencieux, je m'empresse à te répondre; ce ne sera qu'un signe de ma subsistance, car je suis fort occupé à préparer mes examens; quand je serai dégagé, comme le homard, après s'être débarrassé de sa vieille carapace dont la dureté l'isolait du monde, qui retrouve avec ses relations son être de homard, je pourrai t'écrire librement; je serai revenu d'une obscure expédition, et comme le scaphandrier est bien aise de parler avec les hommes de la barque lorsqu'on l'a libéré de son appareil, je serai très heureux de causer avec toi, et les dieux voulant que je fasse un notaire, il se peut que nous en ayons l'occasion; c'en sera fait du prestige que tu me confères de loin, comme un grand enfant qui trouve à son concierge l'air d'un sénateur, tu y perdras ton jeu et moi, un être à qui je n'arrive pas, malgré une grande volonté, à me conformer; c'est dommage, car la conscience que l'on a de soi, on ne la forme pas soi-même, mais elle existe, toute faite, dans l'idée des autres.

Mais les dieux secourables nous donneront, à toi de nouveaux amusements, à moi de nouvelles consciences, et ce sera très bien dans un monde qui n'est peut-être pas le meilleur, mais qui est vaste par l'indifférence où il vit de nos petites histoires, de sorte qu'il leur laisse une souveraine liberté.

Mon cher Pierre, si notre destinée est écrite à la fois dans notre main et dans les étoiles, en respectant celle que toi-même tu as choisie, je prie les dieux qui régissent les étoiles de faire de ton existence une agréable réussite.

Jacques Ferron

Lettre 7

[Québec, avril 1942]

Mon cher Pierre,

Je vous trouve amusant : à votre âge conclure! Allez donc avec votre partage; si vous voulez ma bénédiction, je vous la donne; je connais une île, vous l'auriez à bon compte, je vous donnerai tous les renseignements. Pour ce qui est de la mort, je ne l'avais pas remarquée dans votre style. Voulez-vous que je vous envoie *Rolla*¹⁰ et autres trucs de même genre?

Croyez, mon cher ami, que toutes vos histoires nourrissent ma méchanceté comme Sonaglli nourrit l'estime que j'ai de vous.

Jacques

¹⁰ Drame de Musset.

Lettre 8

Camp Borden, le 2 mars 1946

Mon cher Pierre,

Je ne savais pas que ta lettre me poursuivait, je me serais amusé en chemin si je l'eusse su. Longueuil, Montréal, Camp d'internement de Grande Ligne¹¹, tout ce trajet l'un derrière l'autre; nous nous sommes rencontrés hier au Camp Borden.

Ce fut d'abord une blague que ce roman. À Québec, quand un professeur ou un curé me déplaisait, je disais à mes amis : « Je le punirai dans mon roman ». Mes amis annoncèrent le projet à leurs amies qui s'informèrent si souvent de sa gestation que j'en vins à le prendre au sérieux. L'été dernier, en retard de deux ans, je commençai ce récit. Quelques chapitres sont écrits¹². Depuis deux ou trois mois, je n'avance guère, n'ayant pas le temps d'écrire, ne sachant pas où je vais et surtout n'ayant aucun goût pour mon œuvre; elle est désertique sans âpreté, sans originalité, bonne à brûler. Je la conservais parce qu'il m'amuse parfois d'écrire. La publier? Elle aurait un petit succès scandaleux. Je plains son éditeur. Quand je la ferai copier, je t'enverrai un exemplaire.

Mon vieux Pierre, plusieurs fois, je fus sur le point de chercher à te voir, mais chaque fois j'ai craint de le faire; il y a si longtemps que nous nous sommes vus, il y a si longtemps que je suis sorti du milieu intellectuel qui est le vôtre. Je ferais penser à Monsieur de Rênal¹³ à qui l'érudition de Julien Sorel rappela un vers d'Horace. Je n'ai pas encore de fils, mais je m'effare déjà devant lui; il tentera ce que je n'ai pas tenté, il écrira ce que je n'ai pas écrit. C'est la raison pour laquelle on fait des enfants : se décharger de ses ambitions, reposer sans regrets. Si ce n'était pas la raison, ce serait trop indécent.

Quoi qu'il en soit de ces exagérations, la prochaine fois que je serai à Montréal, j'enverrai au diable mes timidités, et te verrai. D'ici là, écris-moi, tu me ferais plaisir; la vie

11 Camp où l'on gardait des prisonniers allemands pendant la guerre.

12 Il s'agit probablement de *la Gorge de Minerve ou Jérôme Salvarsan*, qui figure dans maintes bibliographies de Ferron mais n'a jamais circulé que sous forme d'un manuscrit dans un circuit fermé, probablement familial. Une partie seulement du manuscrit a été retrouvée; elle est en la possession de Jean-Marcel Paquette.

13 Personnage du *Rouge et le Noir* de Stendhal.

DIX LETTRES DE JACQUES FERRON

est fort petite ici. Mes camarades sont Anglais et les Anglais sont émoussés; on glisse sur eux sans rien toucher, point d'angles qui accrochent, des billes qui roulent les unes sur les autres. Ils ont une qualité : quand tu ne dis pas un mot, ils n'en ajoutent pas un de plus. Heureusement que mon séjour ici s'achève. Depuis quelque temps, le soleil est si beau que les jours fondent comme la neige.

Amitiés

Jacques Ferron

[P.S.] Mon adresse : Lieutenant Ferron
 A-22 CAMC (TC)
 Camp Borden
 Ontario

Lettre 9

[Sans lieu ni date]

Mon cher Pierre,

Je tergiverse parfois devant toi, et tu fais comme si tu ne l'avais pas remarqué; j'ai l'impression que tu y vas fort avec l'encens pour que je n'y voie goutte cependant que tu me passes tes idées, tes malheurs, tes malices.

Je n'ai pas beaucoup de subtilités, je suis assez simpliste (ainsi avec mon emploi du vous; j'espère que tu le prends pour un amusement et non pour je ne sais quelle prétention), et je ne trouve pour expliquer ta manière que deux raisons qui ne satisfont peut-être pas. La première est que tu as le plus grand besoin de plaire, non par des procédés mais directement, tel que tu es. Même avec ce que tu déplores en toi, tu veux plaire; sans quoi, pourquoi le dirais-tu?

La seconde est que tu es toujours sur le départ, point ne t'est besoin de tremplin, la porte ouverte tu vas. J'ai l'impression que tu t'éblouis un peu, Pierre; tu diras, que tu ne t'estimes pas et autres regrets dont tu remplis tes lettres; c'est encore s'éblouir. Noiseux¹⁴ et moi, nous sommes peut-être désabusés, mais au moins nous n'en causons guère. Noiseux a l'air de te tracasser; j'aime beaucoup Noiseux. Tu devrais lui dire de répondre à ma lettre de voilà trois mois, si tu le vois.

Quoi qu'il en soit, Pierre, si je ne te suis pas toujours bien, si je trouve que tu y vas d'un ton plus haut que moi, je ne t'en estime pas moins; j'ai cru en ton talent dès que tu es sorti de tes affaires de Franco-canadiens, j'y crois encore quand je lis tes lettres écrites en courant et où je trouve toujours de l'instruction pour moi. Pour ce qui est du mot saillant dans le contexte, j'ai écrit cela tout à fait au hasard. Je te l'ai dit, je tergiverse souvent. Pour revenir à Noiseux, ce qu'il y a d'ennuyeux c'est qu'on rencontre souvent un rival en lui alors même qu'on ne pense pas à rivaliser. Noiseux a beaucoup d'intelligence, mais il manque de cet élan que tu as si bien, et son intelligence tourne contre lui.

Je te serre la main

Jacques

14 De son prénom Denis, condisciple au collège Brébeuf.

Lettre 10

[Sans lieu ni date]

Cher Pierre,

Ne croyez-vous pas qu'à notre âge — et je crains que ce ne soit à tout âge — l'amitié, l'amour ne sont que des compositions où celui et celle que l'on choisit sont fort innocents? Ils étaient de pauvres êtres obscurs en proie à l'attente, et voilà qu'un rêveur termine leurs traits indécis, leur donne un rôle précis; comme les sorcières viennent au devant de Macbeth lui dire : « Macbeth, tu seras roi », il vient gracieusement à Mademoiselle : « Je vous aime, lui dit-il, soyez aimable »; au pauvre diable qui ne savait pas qui être, qui allait et venait d'un bonnet à l'autre et ne se coiffait d'aucun : « Je vous estime, lui dit-il; ce bonnet que modestement vous tenez à la main, vous lui donnez un caractère, une nouveauté qui révèle la vie intérieure, une âme vraiment délectable ». Et voilà notre homme coiffé. N'est-ce point plaisant? Et cette influence que les uns sur les autres, en ces années de collège, nous avons eue, n'est-elle pas aimable entre toutes? Nous nous sommes pliés avec modestie, avec humilité, à l'autorité de nos amis, nous nous sommes conformés à leur idée de nous; et notre chance, c'est qu'ils ne furent point brutaux, c'est qu'ils eurent la bonté d'avoir idée sur nous, c'est-à-dire d'être vraiment des amis; ceux qui n'ont pas de caractère sont ceux qui n'ont pas eu de fonction dans le rêve de personne. Les acteurs à qui on oublie de donner un rôle et qui figurent toute leur vie, faisant des saluts qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne goûtent pas puisque personne ne les attend ni ne les reçoit. Je suis fort enclin à la charité — en parler démontre que je ne le suis pas tant que ça; un député qui faisait à peine ses Pâques, lorsque vint le temps d'expliquer pourquoi il avait voté la conscription, parla, les larmes aux yeux, de la civilisation chrétienne menacée — je suis porté à croire que ceux qui ne sont pas bons ne sont pas responsables, et que nous sommes impolis d'être meilleurs qu'eux, car après tout, de quel droit le sommes-nous? Il y a deux sortes d'hommes supérieurs : ceux qui acceptent leur supériorité, ceux qui l'utilisent; ce sont des imbéciles. Et ceux qui en souffrent comme injustice; il ne font rien de bon. Je te dis ces choses, non pour arriver à la parabole du pharisien et du publicain, mais à une amie qui n'aime en fait d'animaux que les plus pitoyables, les chiens qui mordent lorsqu'on les flatte, les chats sales, et moi; rendu dans cet arche, je me suis trouvé à même d'avoir des idées sur la charité; c'est pourquoi j'y suis venu sans à-propos. Je m'excuse. Mais j'ai remarqué — et je reviens à l'amitié — avec cette amie que la réalité est

un rêve et que le rêve est une réalité; ensemble nous sommes assez sots, mais lorsque je l'ai quittée, elle reprend sa personnalité, moi mon amour en délaissant mes craintes; notre conversation se refait avec les acoustiques qu'elle appelle... etc. Aussi je crois que derrière ces mots, derrière ces lettres — et c'est le salut de la mienne, si lâche, si vague, si agaçante — ces lettres que nous échangeons entre amis, il est un lieu où tout est arrangé, refait, où tout est bon, et je m'y confie avec bonheur, mon cher Pierre.

Jacques Ferron